

## La Complainte des filles de joie (1961).

Enregistrée les 23 et 24 octobre 1961 pour le 25 cm n° 8 sorti en novembre de la même année (avec entre autres : *Le temps ne fait rien à l'affaire* et *Dans l'eau de la claire fontaine...*), cette chanson prouve que « le mauvais sujet » est bien repenté (il y avait déjà eu une esquisse de repentance avec le couplet de *La mauvaise herbe* :

La fille a tout l' monde a bon cœur,  
Elle me donne, au petit bonheur,  
Les p'tits bouts d' sa peau, bien cachés,  
Que les autres n'ont pas touchés.

Non seulement il abandonne le « métier de cocu systématique », mais il prend la défense de celles que l'on nomme, selon le respect, le dédain ou l'indifférence qu'elles inspirent, « femmes de petite vertu », « filles des rues », « péripatéticienne », « professionnelle » ou simplement « putain ».

« Putain », le mot sera prononcé à la fin de la chanson, mais avec une compassion où l'on sent poindre une sorte de tendresse.

D'ailleurs, les « putains » elles-mêmes l'ont perçu ainsi, puisque le 16 juin 1976, le collectif des prostituées de Paris, en pleine révolte, adresse au chanteur ce mot de remerciement : « Cher Georges Brassens, nous les Putains vous disons merci pour vos si belles chansons qui nous aident à vivre [...] Nous vous embrassons toutes. Vos Copines du Collectif de tout cœur avec vous toujours. »

Brassens confiera à Gibraltar que, parmi toutes les lettres qu'il a reçues concernant ses chansons, c'est celle-ci, totalement inattendue, qui l'a le plus touché.

« La complainte », dès sa sortie, a tout de suite ému un public plus habitué aux chansons magnifiant le marlou qu'à celles évoquant les misères des « pauvres vieilles casseroles ». Fantine fascine moins que le pitoyable Prosper roi du macadam... Le « chéri de ces dames » qui, pour les punir quand « elles ne sont pas à la page », les « envoie faire un petit stage » dans une ville de garnison : Saïgon... Le proxéno, beau garçon ou pas, n'en demeure pas moins un salaud.

Histoire vieille comme l'humanité. Déjà, en 1740, dans le *Dictionnaire de Trévoux*, le « **soûteneur** » était ainsi défini : « Les **soûteneurs** que les filles de joie payent pour empêcher les désordres sont ordinairement eux-mêmes des coquins qui les pillent, les volent, les maltraitent, et leur font dix fois plus de mal que celui qu'elles cherchent à éviter. » Près de trois siècles plus tard, cela a-t-il véritablement changé ? Le cinéma ou la littérature qui subliment tant parrains et mafias ne se soucient jamais du sort de ces « filles à tout le monde », au destin négligeable.

La chanson de Brassens réveille les consciences. Pas de misérabilisme, mais une réalité trop souvent occultée : l'épuisement, la saleté, le mépris, la brutalité, la maladie... (il y manque, quand même, un couplet sur le pire des fléaux pour une fille des rues : le proxénète).

En écoutant la chanson pour la première fois, en cette année 1961, bien des adolescents qui saisissaient l'esprit de révolte du texte accentué par la colère sourde des accords demeuraient perplexes devant le mystérieux lexique de l'amour tarifé... Beaucoup d'entre eux entendaient pour la première fois ces mots et expressions singuliers : « pied de grue », « grolles », « œil-de-perdrix », « courte échelle pour monter au septième ciel »... Qui étaient ces clients « qui ne se trempaient jamais dans l'eau ? » Et « pécore » et « minus » étaient-ils des personnages de la mythologie grecque ?!

Le dictionnaire n'y suffisait pas. Pas question non plus de passer pour un jeune ignare en demandant des explications aux adultes. Alors, en attendant de découvrir son sens profond, nous chantions cette complainte (dont le premier vers déjà nous ravissait : « Bien que ces vaches de bourgeois »...) sans trop la comprendre. Qu'importe au fond ! nous faisons confiance à Brassens.

« Parole, parole »... ce leitmotiv en guise de refrain n'était guère usité mais n'en demeure pas moins fort émouvant lorsque l'on songe que c'est le dernier mot que Georges ait prononcé. En effet, le témoignage du docteur Bousquet qui, en compagnie d'un autre médecin, tentait d'ultimes secours à un Brassens mourant mais lucide, est bouleversant : « Pendant que j'opérais, Georges, assis au bord du lit, courbé en avant, solidement agrippé aux épaules de mon confrère, jugea tout le drôle de la situation : « Vous savez, docteur, c'est la première fois que je me couche sur un homme. Parole. » Ce fut la dernière pirouette du bon maître. »

Nous étions le jeudi 29 octobre 1981 à 23 h 14.

Une date que nous n'oublierons jamais.

Parole.

Pas de reproduction sans autorisation adressée aux Amis de Georges, merci.